

JE N'AI PAS PLEURÉ  
SUR LA TOMBE  
DE MA MÈRE



LAURENT DOLS



## 1.

Le lundi 1er novembre, mon père a voulu que je vienne avec lui sur la tombe de Maman. Je dis « mon père » parce qu'il ne supporte pas que je l'appelle Papa. Alors si je dois parler de lui, c'est mon père. Et si je dois lui demander quelque chose... Et bien c'est rien, j'évite de le faire.

Avant de partir, il m'a dit que je n'avais pas intérêt à chialer. En fait il ne l'a pas dit. Il me l'a fait comprendre, comme toujours, avec son regard dur et son expression butée. Une fille, c'est connu, ça chiale pour un oui pour un non.

Dans la voiture, j'étais toute glacée. Cela faisait des semaines que je n'avais pas été aussi près de lui, de sa mauvaise humeur. Enfin, je ne sais pas si c'est vraiment de la mauvaise humeur. C'est comme un mur, on ne peut pas savoir ce qu'il y a derrière. Ou plutôt, comme une porte fermée à double tour qui ne s'ouvrirait que pour laisser passer de la hargne. C'est pénible, une porte fermée à double tour, mais parfois mieux vaut qu'elle ne s'ouvre pas.

Il pleuvait. L'eau ruisselait sur les vitres, on ne voyait pas grand-chose. Mon père s'est garé devant le vendeur de chrysanthèmes. On est sorti de la voiture, il a acheté un pot et m'a fait signe de le prendre, toujours sans un mot. Puis on est entrés dans le cimetière.

La pluie continuait à tomber avec de grosses gouttes froides. Tout était trempé, les allées boueuses, les dalles de granit, les vieilles qui s'affairaient avec leurs imperméables caca d'oie et leurs capuches en plastique transparent. Tout était gris, le ciel, le regard vide des saintes-vierges, les plaques gravées avec du doré qui s'en va : « A ma grand-mère », « A mon frère », « Dans mon cœur, à

jamais »... Les seules couleurs étaient les tâches jaunes et rouges des chrysanthèmes. Les miennes étaient rose-qui-pète.

Quand on est arrivés, j'étais déjà trempée jusqu'au slip. Mon père a fait semblant d'arranger la tombe, il a attrapé les fleurs noircies qui dataient de l'enterrement et les a jetées de côté. J'ai posé le pot à la place.

Il est resté là, les mains croisées devant sa braguette. Je le voyais de trois-quarts dos, avec ses épaules larges, sa nuque raide, les gouttes qui tombaient une à une de son gros pif. Chaque vieille qui passait nous jetait un coup d'œil attristé et faisait un signe en baissant la tête. Mon père faisait mine de ne pas les voir, comme s'il était perdu dans ses pensées. Moi je le connais : il était tendu comme un arc. Le recueillement, c'est pas vraiment son genre... Qu'est-ce qu'on foutait là ?

On est enfin revenu sur le parking. Au moment d'entrer dans la voiture, j'ai vu deux types à l'avant d'une Clio blanche, enfoncés dans leurs sièges, à peine visibles derrière le pare-brise couvert de buée. Je me suis dit : voilà deux flics. À cause de leurs vestes en cuir, de leur attitude faussement dédagée. La même que celle de mon père. Avant de démarrer, il a fixé le rétroviseur quelques secondes. Il les avait vus lui aussi.

Sur le retour, j'ai passé mon temps à serrer les dents pour ne pas les claquer. L'eau ruisselait le long de mes cheveux jusque dans mon cou, je dégoulinais comme une serpillière. Mais à l'intérieur, j'étais resté bien sèche. Je n'avais pas pleuré sur la tombe de Maman.

Parce qu'elle n'y est pas.

\* \* \*

Mon téléphone m'a réveillée en clignotant. *Debout Debout Debout DEBOUT !!!* disait le texto de Romain. Je suis restée assise sur mon lit, à écouter si quelqu'un bougeait dans l'appartement. Plus par réflexe qu'autre chose : à cette heure, qu'il ait été de service ou pas pendant la nuit, mon père roupille.

Je me suis habillée sans faire de bruit ni allumer la lumière. Un biscuit qui traînait dans la cuisine, un coup d'eau directement au robinet... La porte a claqué pendant que je dévalais les escaliers.

Romain m'attendait en bas de l'immeuble. Il a fait mine de regarder sa montre :

Trois minutes quarante-six secondes. Y'a du progrès.

Le ciel était lourd de nuages gris-noirs. D'habitude, la bonne humeur de Romain me fait du bien, mais cette fois-ci elle m'a carrément énervée :

– T'es chié, quand même ! Tu pourrais pas changer de message ?

– Qu'est-ce que tu dirais de « Mina, réveille-toi mon petit chat » ?

J'ai fait la grimace.

– « Debout tigresse » ?

J'ai fait semblant de lui mettre un coup de griffes, et il a levé un bras en faisant semblant d'avoir peur. Puis on a pris la direction du lycée.

Le plus souvent, quand on marche tous les deux, c'est moi qui parle et Romain qui écoute. Mais, ce jour-là, rien ne sortait. On était le 4 novembre, le jour de rentrée après les vacances d'automne. La première fois qu'on retombait sur un 4 depuis la mort de Maman. Romain a bien senti que ça n'allait pas fort.

– J'ai une théorie sur les profs, a-t-il dit tout à coup.

Voilà qu'il était parti pour faire le clown.

- En fait, ils choisissent ce métier pour cacher leurs problèmes personnels.

Quincaille, par exemple, d'après toi pourquoi elle fait français ? - Il n'a pas attendu que je réponde - T'as bien remarqué qu'elle avait de gros soucis de compréhension. *Jeune homme, votre résumé du Frankenstein de Marry Shelley est vraiment très obscur* (il avait pris un ton criard). Ce qu'elle ne dit pas, c'est que, de toute façon, elle a jamais rien pigé au bouquin. Ni à aucun autre d'ailleurs. Forcément : elle est dyslexique. Ça craint à fond pour une prof de français, mais c'est justement la meilleure couverture possible !

J'ai levé les yeux au ciel. Romain a continué comme si de rien n'était.

- Maintenant, prend Yogi l'ours. Tu trouves pas bizarre qu'il soit prof d'histoire-géo alors qu'il n'arrive jamais à se souvenir de la date du jour ? *Heu... On est le combien aujourd'hui* (avec une voix grave). Son souci à lui c'est Alzheimer précoce.

- D'accord, j'ai dit. Mais regarde Poutine. Il aime les nombres, ça le fait kiffer, il a une calculatrice à la place du cerveau. Alors c'est quoi son problème ?

- C'est simple : il est phobique des chiffres. Mais il se soigne, c'est pour ça qu'il nous fait maths. On lui sert de traitement.

J'ai lâché un pâle sourire.

- Écoute Romain. T'es vraiment chou, mais là, franchement, j'ai pas le goût.

Un grand sourire lui a fendu le visage.

- C'est pas grave Mina, puisque je suis chou...

Il s'est esclaffé et je l'ai traité de pauvre débile en lui envoyant

un coup de poing qu'il a facilement évité. Nous étions déjà devant la grille du Lycée. La pluie s'est soudain remise à tomber et nous avons couru pour atteindre le préau.

Plus tard dans la journée, alors que le cours d'histoire venait de commencer, je n'ai pu m'empêcher de renifler quand le prof a demandé quel jour on était.

– Oui, Mademoiselle Faure ? a-t-il dit.

Deux rangs plus loin, Romain s'est retourné et m'a fait un clin d'œil. J'ai haussé les épaules.

– Aujourd'hui, ai-je répondu, nous sommes le 4 novembre.

\* \* \*

Quand on arrive dans ma rue, on passe près d'un poteau en fer en haut duquel il y a un panneau de sens interdit. En fin de journée, quand le soleil est bas, le panneau se met à briller.

Je me souviens bien du moment où ça m'a frappée pour la première fois. C'était une semaine après la mort de Maman. Jamais je n'y avais fait attention avant. Lorsque je suis rentrée du lycée ce jour-là, le panneau brillait comme s'il était éclairé de l'intérieur. Depuis, à chaque fois ça me met mal à l'aise. C'est comme un soleil rouge à l'entrée de la rue. En approchant on se rend compte qu'il est incomplet, parce que la barre blanche au milieu ne brille pas, elle fait une fente opaque. Comme si quelqu'un vous observait.

Ce mardi, on s'est bien regardés, le panneau et moi. Pour deux raisons : la première, c'est que la pluie avait cessé de tomber pendant l'après-midi et qu'un beau soleil d'automne était sorti : impossible de le rater. La seconde, c'est que Romain n'était pas avec moi. Il est comme ça Romain. D'habitude on se retrouve sur le chemin du retour, c'est une sorte de rituel. Mais parfois il disparaît,

et alors je me rends compte qu'il me manque, et ça me fout en rogne.

Je suis passée sous le panneau. Je suis arrivée en bas de mon immeuble. J'ai fait le code et je suis montée. J'ai tourné la poignée de la porte de l'appartement. C'était ouvert. J'ai enlevé mes bottes et j'ai accroché mon manteau le plus loin possible du boudoir de mon père. La poignée de son arme de service dépassait de l'étui : résine noire matte sur le cuir noir brillant. Mon père, lui, était vautré dans le canapé du salon, une jambe sur l'accoudoir, un pied sur la table basse à côté d'un trognon de sandwich et d'une canette de bière vide.

Je suis passée silencieusement. Il n'a pas tourné la tête. La télé était allumée sur une chaîne d'actualités en continu.

Arrivée dans ma chambre, je me suis allongée sur le lit et je suis restée à fixer les posters de mes chanteurs préférés sur le mur, là où je les avais mis avant la mort de Maman, il y a un mois et un jour. Des siècles. Leurs visages m'étaient complètement étrangers maintenant. Au fur et à mesure que le soir est tombé, ils se sont estompés, fondus dans l'obscurité. Il n'en est plus resté que des tâches sombres.

La télé marchait dans le salon. J'attendais.

Au bout d'un moment, la télé s'est éteinte. Il y a eu des bruits de pas, puis un claquement. Un bruit de serrure. Mon père était parti en fermant l'appartement à clé. Je devrais dire : en m'enfermant.

J'ai attendu encore.

Pendant un moment, les seuls bruits sont venus du dehors : une voiture dans la rue, un scooter. Des claquements de talons dans les escaliers, le son d'une chasse d'eau chez les voisins. Puis il y a eu

une voix, un murmure. Un fredonnement qui venait de l'intérieur de l'appartement.

Je me suis levée, j'ai ouvert la porte de ma chambre.

Au bout du couloir plongé dans l'obscurité, la porte de la cuisine était entrouverte et laissait passer de la lumière.

Je suis passée devant le salon où mon père avait laissé les restes de son repas. Le fredonnement est devenu plus distinct.

*Petite femme*

*Ne pleure pas comme*

*Si tu avais*

*Croqué la pomme*

J'ai poussé doucement la porte de la cuisine. Le robinet de l'évier coulait, quelque chose cuisait sur la gazinière.

*Mémé a laissé*

*Les pépins*

*Petite femme*

*T'y es pour rien...*

Elle était de dos face à l'évier. Sous le tablier, elle portait sa robe imprimée avec des papillons, celle de l'été dernier. Elle a arrêté de chanter et s'est retournée vers moi.

Maman...



## 2.

Maman ne vient pas tous les soirs. Seulement certains soirs, quand mon père est de service et me laisse toute seule. La serrure de la porte d'entrée est fermée à double tour. Lui seul a la clé. Maman ne vient donc pas par-là, je ne sais pas par où elle passe.

Je ne suis pas folle. Elle est morte, je le sais bien. Mais elle vient quand même, certains soirs.

Ce n'est pas une hallucination, une chose qu'on croit voir et qui n'existe pas. Moi, d'une : j'ai plutôt la tête sur les épaules (Maman vous le dirait). Et de deux : elle existe. Je la vois, on discute, elle me fait à manger. Quand elle s'en va, il reste son odeur. Un matin, j'ai même retrouvé un de ses longs cheveux noirs. Je l'ai gardé, enroulé autour de la pierre, une améthyste, qu'elle m'avait offerte pour mes treize ans.

La seule chose que je ne peux pas dire, c'est que je l'ai touchée. Non, je ne l'ai pas touchée. Je pourrai le faire, mais... Nous parlons, nous nous écoutons, elle me sourit, nous nous regardons. Mais nous ne nous touchons pas. C'est une limite qui s'est imposée. En vérité, je crois que c'est bien ça le plus extraordinaire : se retrouver si près l'une de l'autre, sans jamais se toucher. Avant, dès qu'elle passait près de moi, elle m'embrassait, me prenait dans ses bras, me caressait... Tout était prétexte à un câlin et moi, je me laissais faire, je recoulais en disant « ma petite maman... » Ou bien je me dégageais en criant « ah non ! Pas encore ! » Et très vite, je revenais vers elle pour la serrer.

Il ne faut pas croire que c'était toujours drôle, nos relations. Maman, elle s'énervait vite. Elle devenait implacable. Elle jetait des mots en arabe, des mots que je ne comprends pas mais dont je sais

qu'ils sont terribles, parce qu'ils sonnent comme des gifles. Ou bien elle me disait, d'un ton définitif : « t'es comme ton père ! » Et ses yeux signifiaient le reste : mauvaise, égoïste, méchante...

C'est elle et ce n'est plus elle. Avant, elle pouvait répéter cinquante fois la même chose, parfois c'était vraiment pénible. Maintenant, elle dit les choses sur un ton calme et ne les répète jamais. Alors je vois bien que qu'elle est devenue *autre*. Pourtant, son regard me prouve que c'est quand même elle, son regard marron, profond, doux comme du velours.

\* \* \*

Le mardi matin, on a Science et Vie avec Gousse d'Ail. Ce surnom, ce n'est pas à cause de son odeur, mais de sa forme : elle est petite et bombée comme une gousse d'ail. Impossible de savoir ce qu'elle sent, de toute façon, puisqu'elle ne bouge jamais les fesses de sa chaise. Elle débite son cours depuis le bureau sur l'estrade, sans jamais se lever, sans nous regarder, sans vraiment s'adresser à nous. Deux heures dans le vide.

Aujourd'hui, ça me va parfaitement. Je ne fais même pas l'effort de faire semblant d'écrire. Mon esprit se promène. La voix de la prof fait un bruit de fond.

*L'un des moyens de destruction des cellules indésirables, présentant en surface des molécules antigéniques, est l'apoptose (soulignez !). Elle s'effectue par la libération de molécules chimiques induisant le suicide, c'est-à-dire la mort programmée (soulignez !) de la cellule cible.*

Le suicide, c'est-à-dire...

Je rentrais du lycée. Quand j'ai tourné la poignée de la porte de l'appartement, je n'ai pas pu entrer. C'était fermé.

Je n'ai pas la clé. Ça peut paraître bizarre, à 16 ans, mais c'est comme ça. Je n'avais pas besoin de clé : la porte n'était jamais fermée parce que Maman était toujours là. J'ai sonné plusieurs fois : rien. Au bout d'un moment, je suis redescendue. Le voisin du dessous est sorti brusquement. Il a eu l'air effrayé en me voyant. Il a reculé et il est rentré chez lui.

En bas, j'ai envoyé un texto à Romain : *sui 2or Tou ?* Il m'a rappelée aussitôt : « Je suis chez moi, t'as qu'à passer... »

Ses parents n'étaient pas là, comme d'habitude. On a parlé de tout et de rien pendant un moment. J'ai essayé d'appeler Maman plusieurs fois, puis j'ai décidé de retourner chez moi

Dans la rue, il y avait des voitures de police et un camion de pompier avec les gyrophares en train de tourner en silence. Une foule se pressait, les gens m'épiaient en se poussant du coude et en faisant des yeux de poissons crevés.

L'entrée de l'immeuble était envahie de flics en uniformes. Mon père se tenait au milieu de ses collègues qui discutaient à voix basse. Un médecin en blouse blanche a descendu les escaliers au pas de course et ils se sont écartés pour le laisser passer. Le regard du médecin a croisé le mien une fraction de seconde. Personne n'a pensé à me dire ce qui était arrivé. J'ai compris toute seule.

Dans la soirée, une tante est venue me chercher. Je ne l'avais pas vue depuis des années. Elle a échangé quelques mots avec mon père puis m'a demandé de la suivre en faisant la gueule. Elle ne m'a même pas regardée. J'ai dormi chez elle plusieurs jours pendant lesquels elle s'est à peine adressée à moi. Pour elle, Maman était juste « l'autre arabe ». Moi aussi, j'imagine.

Gousse d'Ail poursuit son cours de sa voix toujours semblable.

C'est sans fin. Je repense à la théorie de Romain et je me demande quel est son secret à celle-là. Peut-être que c'est une zombie. Elle nous donne un cours sur la vie pour cacher qu'elle est déjà morte.

*Lors de la vaccination, l'élément étranger est atténué afin d'être inoffensif pour l'organisme mais suffisamment antigénique pour déclencher la réaction immunitaire. Après vaccination, lorsque l'organisme se retrouvera en contact avec l'élément étranger, les défenses immunitaires acquises (soulignez !) seront rapidement mobilisées.*

C'était il y a seulement un mois, pourtant je me souviens à peine de la période qui a suivi. Maman n'avait pas laissé d'explication. Quand j'ai voulu la voir, quelqu'un a dit : « ça ne sert à rien ». Quelqu'un d'autre a dit : « c'est déjà assez dur comme ça ». J'ai pris l'habitude que les gens se mettent à murmurer quand ils me voient.

L'enterrement est arrivé tout de suite. Mon père avait l'air d'un pingouin dans son costume. En s'approchant, on voyait qu'il n'avait rien trouvé de mieux qu'une cravate noire avec un Bugs Bunny en train de croquer sa carotte. Le type des pompes funèbres se tenait trop près du cercueil, on ne voyait que lui et sa tronche en bois. Il y avait plusieurs policiers et plein de gens que je ne connaissais pas, tous avec les mêmes mines abruties. On aurait cru une vilaine farce. Je me suis dit : elle ne peut pas être dans cette boîte.

Sans m'en rendre compte, je viens de recouvrir mon cahier de gribouillis en forme de spirales. En tournant la tête, je vois Romain avachi sur son bureau, la joue appuyée sur une main. Gousse d'Ail continue au même rythme. D'après Marion qui redouble, elle nous fait la même leçon que l'année précédente, mot pour mot. Elle

pourrait aussi bien mettre un disque et s'en aller.

*Les lymphocytes appelées auto-réactives (soulignez !) car elles réagissent contre l'organisme lui-même, et qui sont donc potentiellement dangereuses pour lui, sont éliminées. Les cellules non-auto-réactives qui subsistent sont à l'origine des clones actifs dans la défense immunitaire (soulignez !).*

Elle s'est donnée la mort. Elle s'est suicidée. Elle s'est tuée. Quand ai-je entendu ces phrases pour la première fois ? Pour moi, ça s'arrête à des voitures de police et un camion de pompier en bas de l'immeuble. Mon père au milieu de ses collègues. Un médecin qui traverse le porche de l'immeuble au pas de course.

La veille au soir, Maman avait crié « N'essaie pas ! N'essaie pas ! Je te tuerai ! » Au matin, au moment de m'embrasser avant que je parte, elle avait les yeux rouges de ne pas avoir dormi.

Et quand je suis rentrée, il y avait des voitures de police et un camion de pompiers en bas de l'immeuble.

\* \* \*

Ça se passe toujours de la même façon : mon père ferme la porte à clé, et, quelques minutes après, elle est là. J'ai essayé de voir comment elle faisait, mais j'ai vite renoncé. Je pousse une porte, où même seulement je tourne la tête... Et elle est là. Elle reste une heure ou deux. Arrive un autre moment où, pour une raison ou pour une autre, je ne la regarde pas. Et elle n'est plus là.

Au début, c'était surtout elle qui parlait. Elle me posait des questions, elle me parlait de moi. Jamais d'elle, ou seulement à travers moi. L'émotion qu'elle a ressentie quand je suis née, mes premiers pas. L'école, les études, ses espoirs pour moi. Les garçons aussi...

Les garçons, je n'aime pas qu'elle parle de ça. Je les trouve bêtes et pénibles. Assis en classe, ils passent leur temps à marmonner et à faire grincer les chaises, embarrassés d'eux-mêmes. Dehors, ils sautent en l'air, ils gueulent, ils font les gorilles... Les filles se font coller, se laissent attraper par le cou. On dirait qu'elles font tout pour leur prouver qu'elles sont aussi superficielles et stupides qu'ils le croient. Moi, je fais comme s'ils étaient transparents. Je les entends murmurer à mon passage, mais aucun n'ose m'adresser la parole. Si j'explique ça à ma mère, ça la fait rire. Elle rit doucement et ses yeux pétillent. Elle dit : « tu verras... »

Mais ce soir, c'est moi qui pose les questions. Je lui parle de mon père.

Comment l'a-t-elle rencontré ?

Pourquoi l'a-t-elle épousé ?

Pourquoi est-elle restée avec lui ?

Comment a-t-elle pu le supporter, pendant tant d'années ?

Son sourire s'efface, elle fronce un peu les sourcils. Son regard part dans le vague.

Pourquoi s'est-elle suicidée ?

La question paraît la surprendre. Peut-être plonge-t-elle dans ses souvenirs. Elle ne dit rien.

Quand je renonce, elle me voit à nouveau et son beau sourire revient. Ça m'énerve tellement que je lui crie :

– Si c'est pour rien me dire, t'es pas obligée de venir !

Elle me répond de sa voix si douce :

– Je viens parce que tu m'appelles.

Ça me calme tout de suite. Je n'ose pas en demander plus.

\* \* \*

L'éducatrice est venue à la maison vendredi soir « pour faire le point ». Elle est pleine de taches de rousseur, elle porte des lunettes rondes avec des verres épais et elle s'appelle Solange. Mon père l'appelle la connasse à lunettes.

On s'est retrouvés tous les trois autour de la table de la cuisine. Comme à chaque fois qu'elle nous fixe un rendez-vous, l'éducatrice a commencé par relire le jugement :

– Considérant que la mère d'Amina s'est donnée la mort dans des circonstances tragiques... Considérant les carences que cet événement a mises en évidence en ce qui concerne la sécurité d'Amina au sein de sa famille... Considérant le contexte d'isolement social et éducatif dans lequel évolue Amina...

Mon père avait sa figure des mauvais jours : l'œil fixe, les sourcils froncés, la mâchoire en avant. Je voyais les articulations de ses mains devenir de plus en plus blanches, comme s'il s'apprêtait à soulever la table pour la renverser. Pendant ce temps, elle continuait de lire :

– ...Ordonnons une mesure d'assistance éducative au bénéfice de la jeune Amina Faure, qui aura pour objectifs de l'accompagner dans son accès à l'autonomie et de vérifier que les conditions nécessaires à sa sécurité et à son bien-être sont réunies.

L'éducatrice a reposé le papier sur la table.

– Comprenez-vous pourquoi il est nécessaire que je reprenne les termes de ce document, Monsieur Faure ?

Mon père n'a rien dit.

– Je le fais car il est important de vous rappeler, à vous et à Amina, que j'interviens sur décision de justice et que je dois rendre compte au juge

des enfants de l'avancée de la mesure.

Nous sommes restés un moment dans un silence complet. Puis mon père a dit, d'une voix qui venait de très loin :

–Vous oubliez que je suis policier.

–Certainement pas. Je crois que cela a d'autant plus de sens pour vous.

–Pourquoi êtes-vous là ?

–C'est indiqué dans le jugement que je viens de vous lire.

–C'est faux, et vous le savez très bien. Je connais suffisamment le système. S'il fallait envoyer un éducateur dans chaque famille où la mère tourne de la carte...

–Nous avons déjà eu cette conversation, Monsieur Faure.

–Et vous ne m'avez toujours pas répondu.

L'éducatrice a arrondi les sourcils. Derrière ses culs de bouteille, son regard a semblé encore plus flou.

–Votre femme a été tuée avec votre arme.

–A été tuée ? Vous voulez dire : « s'est tuée ».

–Si vous voulez. Avec votre arme.

–Et en quoi cela justifie que vous me colliez au cul ? C'est prouvé qu'elle s'est suicidée. Personne ne lui a tenu la main.

–L'ordonnance évoque à plusieurs reprises la notion de sécurité. C'est la sécurité de votre fille qui est en jeu.



-Vous me prenez pour un con ?

L'éducatrice n'a pas répondu. Mon père a fait un claquement méprisant avec la bouche, puis il a complètement changé de ton. J'ai compris qu'il s'était mis à jouer.

-Vous croyez que c'est facile, pour un père seul avec un métier aussi prenant, d'assurer l'éducation d'une jeune fille qui n'écoute rien, qui ne fait que ce qu'elle veut ? Vous pensez que la perte de mon épouse n'est pas suffisante et qu'il faut en plus me mettre la tête sous l'eau ?

-Nous sommes ici pour en discuter, Monsieur Faure.

-Et si je n'arrive plus à m'en sortir avec cette gosse, qu'est-ce que vous ferez ?

-Il y a des solutions... Mais nous n'en sommes pas encore là.

-Ah bon ? Il faudrait savoir ! Je suis un incapable dangereux ou pas ?  
Ma fille est en danger avec moi, ou pas ?

Ça a continué comme ça pendant plus d'une demi-heure. Il testait l'éducatrice pour voir s'il pouvait se débarrasser de moi. La conversation a dérivé sur les foyers, les internats. L'éducatrice répondait, elle résistait, mais c'est lui qui tenait le crachoir. Ni l'un ni l'autre ne se préoccupait de me demander mon avis.

Je les écoutais d'une oreille, mais moi, pendant ce temps, je n'avais qu'une image en tête : l'arme. Le pistolet noir. L'arme de service de mon père.

- Amina ?

L'éducatrice me parlait.

- Je voudrais qu'on mange ensemble un jour à midi. Mardi prochain ?

J'ai fait oui de la tête.

### 3.

Les garçons je les trouve bêtes et pénibles. C'est vrai, mais il y a Romain.

En sortant du Lycée, on se retrouve à l'angle du boulevard. On fait durer le retour. Généralement, il n'est pas très bavard. Il dit des trucs comme : « j'en ai parlé à mes parents, mais bon... » Ou bien : « ils m'avaient promis de me demander, et puis... » Et comme il reste silencieux, moi, je me mets à parler. Je raconte.

Maman était partie faire une course, mon père m'a enfermée dans le cellier, je ne sais plus pour quelle raison. C'est mon premier souvenir. Maman ouvre la porte, se jette sur moi en pleurant, crie, se retourne, essaie de le frapper. Et lui, il saisit ses poignets dans ses grosses mains, il rigole. « T'as qu'à t'en occuper toi-même, de ta pisseuse. » Plus grande, je disais à Maman : ce n'est pas mon père, mon père c'est un homme très beau, très noble, un prince ou un roi. Malika ça veut dire reine, non ? Elle souriait, mais si j'insistais, elle s'énervait. « Tais-toi ! C'est ton père, je le sais bien assez... »

Mon deuxième souvenir, c'est juste Maman et moi. J'avais ramené un livre à la maison et je voulais qu'elle me le lise. C'était La Chèvre de Monsieur Seguin. Maman ne voulait pas, elle lisait avec difficultés, et puis les livres la mettaient mal à l'aise. Finalement, j'ai tellement insisté qu'on s'est installées sur son lit et qu'elle a lu l'histoire. Quel bonheur ! Mais arrivée à la dernière phrase, elle s'est arrêtée. « Continue, Maman ! » Elle a pris son inspiration, et a dit, sans regarder le livre : « Alors, Mina, la petite chèvre elle a mis un coup de corne dans le ventre du loup, et voilà, le loup s'est enfui avec la petite chèvre qui courrait derrière en criant va-t'en, va-t'en méchant loup ! » J'ai bien vu qu'il y avait

une embrouille. Plus tard, quand j'ai su lire, j'ai cherché le livre à la bibliothèque et j'ai compris.

Je fais à Romain le sketch de l'éducatrice et de mon père. « Monsieur Faure, mon but est de rétablir votre place éducative et de vous aider à renouer le lien avec votre fille ». Je l'imité en mettant la bouche en avant et Romain éclate de rire. « Parlons-en de ma place éducative de merde ! » J'essaie de faire une voix de grosse brute, et ça ne le fait plus rire. Je remets la bouche en avant. « Monsieur Faure, le fait que vous reconnaissiez vos difficultés est un premier pas pour pouvoir les comprendre. » Romain hausse les épaules et il lâche une de ces réflexions qui m'obligent à le regarder : « elle doit avoir la trouille. »

Il m'écoute, il m'écoute. Il pige tout.

Ces moments, je crois que Maman aimerait que je lui en parle. Elle me demanderait s'il m'a prise la main, si nous nous sommes embrassés. Il faudrait que je lui explique que non, que je n'ai pas envie de ça, pas encore...

Mais je ne lui en parle pas. Je ne suis pas sûre qu'elle me donne les bons conseils.

Je ne crois pas qu'elle soit très bonne en garçons.

\* \* \*

Solange l'éducatrice est venue me chercher à la sortie de midi. Je suis montée avec elle dans sa voiture marquée Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence. On est allé dans une pizzeria du centre-ville.

J'ai commandé une quatre fromages. Pendant qu'on attendait, elle a fait de gros efforts pour me faire dire quelque chose. Le lycée, mon attitude en classe, ma relation avec les profs, ...

Qu'est-ce que j'aurais pu lui dire ? Pour moi, les adultes ne sont que des pantins grotesques, uniquement préoccupés de leur personne. Je suis transparente pour eux, alors quelle importance, ce qu'ils pensent de moi ? J'ai bien autre chose à faire que de m'en préoccuper. Je dois me concentrer pour empêcher ma rage et mon chagrin d'exploser. Je cache mon secret : Maman revient me voir, certains soirs. Comment faire autrement ?

Les pizzas sont arrivées et j'ai attaqué la mienne sans un mot. Solange m'observait derrière ses lunettes en faisant la tronche.

Est-ce que vous allez me placer en foyer ? ai-je fini par dire.

Elle a pris le temps de se découper une part de pizza.

Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? a-t-elle répondu.

Ce n'était pas une réponse, donc j'ai posé une autre question :

–Vous êtes du côté de mon père ou du mien ?

–Je ne suis du côté de personne. Mon rôle, c'est de réfléchir avec ton père à ce qui est le mieux pour toi.

–Alors vous n'êtes pas de mon côté.

–Disons que je suis de votre côté à tous les deux.

Ça m'a fait renifler. Typiquement le genre de phrase qui ne veut rien dire, le genre de phrase que les adultes lâchent pour se débarrasser des sujets qui les gênent. J'ai décidé d'y aller à fond.

– C'est quoi cette histoire d'arme de service ?

J'avais posé ma fourchette et j'attendais.

– Bon... On t'a expliqué comment ta maman est décédée, j'imagine.

– Non.

Là, elle a eu l'air réellement surprise.

– Tu ne le sais pas ?

Je n'ai pas répondu. Elle a bloqué sa respiration, comme avant de plonger dans une piscine d'eau froide.

– Ta mère a été retrouvée chez toi par la police. Elle était décédée par arme à feu. Sa figure était abîmée par la déflagration, ce qui explique sans doute qu'on ne t'ait pas permis de la voir. L'arme était celle de ton père.

Tout ça dit d'un trait. J'ai fixé ma pizza pendant un moment.

– Mon père a dit que le suicide, c'était prouvé.

Comme j'étais restée silencieuse une bonne minute, elle a sursauté.

– Donc ce n'est pas vrai, ai-je ajouté. Je le connais. Quand il fixe sur un sujet, c'est qu'il ment. Il fait tout le temps ça.

Solange l'éducatrice s'était mise à m'observer d'un drôle d'air.

– Écoute. Le juge des enfants va vous bientôt vous revoir, ton père et toi. Tu lui en parleras.

Du coup, ce qui se passait au lycée n'avait plus l'air de l'intéresser. Un emmerdement professionnel, voilà ce que j'étais pour elle. Ça la gênait de m'expliquer pourquoi mon père insistait sur le mot « suicide » ? Pourtant, ça ne l'avait pas trop gênée de me balancer que Maman était morte avec un trou dans la figure.

J'en voulais plus, de sa pizza. Je ne lui ai plus adressé la parole.

\* \* \*

Je marchais à côté de Romain en revenant du Lycée. On ne parlait pas. Je repensais au cauchemar qui m'avait réveillée au petit matin : à l'entrée de la rue, la tête de mon père au bout d'un poteau. Sa figure énorme et sanglante, sa bouche hurlante, déformée par la haine, ses yeux cachés par la barre blanche.

J'ai essayé de chasser cette image en me souvenant de la vie

d'avant. Nous étions trois, mais en fait c'était une vie à deux. Maman et moi, nous vivions serrées l'une contre l'autre. Elle était tout pour moi, juste et injuste, indulgente et impitoyable, silencieuse et exubérante, calme et déchaînée. Infiniment douce et cruelle... Plus qu'une mère : une forteresse imprenable. Elle était tout pour moi et c'était un peu n'importe quoi. Mais elle était vivante, voilà pourquoi ça me semblait normal.

Mon père, lui, n'était qu'une ombre, une présence inquiétante. Un étranger que Maman tenait à distance : « Dégage !... Si tu avances, je te tue ! ». Elle était bien moins forte que lui, mais elle pouvait le faire reculer. Elle hurlait. Il tordait la bouche et lâchait des mots méprisants : « Folle... Putain... ». Et il reculait.

Quand on est passés sous le panneau, à l'entrée de la rue, il n'y avait qu'un rond sombre qui se mêlait à la nuit en train de tomber.

– Tu penses qu'ils t'aiment, tes parents ? j'ai demandé à Romain. J'ai cru que la question le gênait. Mais non, il prenait juste le temps de réfléchir pour répondre.

– Oui.

Il a réfléchi encore.

– En même temps, il doit y avoir d'autres trucs qu'ils trouvent plus importants à faire.

On était arrivés en bas de mon immeuble. Je me suis tournée vers lui.

– Moi, mon père, il a toujours fait comme si je n'existais pas. Il me fallait juste éviter de me retrouver sur son passage. Mais Maman était là pour que ça n'arrive jamais.

– Alors ils étaient d'accord, finalement, a dit Romain.

Elle ne m'a pas plu du tout sa réflexion. Je me suis énervée :

– Mais merde qu'est-ce que t'en sais ? De quel droit tu me dis ça ?

Il a eu l'air étonné. Il s'est mis à bafouiller :

– Excuse... Je ne voulais pas...

D'un coup, j'ai eu l'impression que mon père était là, qu'il nous épiait en se marrant, avec sa tronche sanglante. Ça m'a aussitôt refroidie.

– Pas grave, j'ai dit doucement. C'est quand même un peu vrai...

J'ai regardé ailleurs. Derrière Romain, dans la rue, il y avait la Clio blanche banalisée, la même que celle du cimetière. Les deux flics étaient assis à l'avant et nous observaient.

\* \* \*

Jeudi, en revenant du lycée, j'ai entendu que mon père était avec quelqu'un. Dans le canapé du salon, il y avait un type chauve avec une cravate violette. Mon père était assis dans le fauteuil, en face de lui. Aucun des deux n'a remarqué ma présence.

J'ai filé vers ma chambre, mais, au moment de mettre la main sur la poignée de la porte, je me suis arrêtée. Mon père disait :

– Je ne comprends pas ce qui se passe. Les collègues de la police judiciaire m'avaient juré que l'affaire était classée, ils devaient s'en occuper, merde !

Le type lui a répondu :

– Écoutez, ne vous énervez pas. Pour les empreintes, cela ne posera pas de problème. C'est votre arme, c'est normal qu'elle porte vos traces. Tous les autres relevés auraient dû être faits le jour même, donc là, on est tranquilles... Le juge d'instruction n'a rien contre vous, ça va se dégonfler tout seul.

Mon père a dit :

– Et pour la juge des enfants ?

Le type a répliqué :

–On la voit la semaine prochaine, je m’en occupe. Il faut à tout prix éviter qu’elle passe trop d’éléments au juge d’instruction, ça pourrait vous nuire. Par contre, je crains qu’on ne puisse éviter le placement de votre fille en foyer...

Mon père a dit :

–Si c’est que ça, franchement, ça m’arrange. Je vends l’appartement, je tourne la page et on n’en parle plus.

Je suis entrée dans ma chambre et j’ai refermé la porte sans faire de bruit.

\* \* \*

Pourquoi es-tu restée avec lui ?

Tous les soirs, je posais la même question. D’habitude, elle souriait et ne répondait pas. Ce soir-là, elle ne souriait pas. Elle avait son regard sombre, celui qui donne l’impression d’être tourné vers l’intérieur d’elle-même.

Elle m’a répondu :

– Lui, au moins, j’étais sûre qu’il ne te toucherait pas.

Étrange comme réflexion... Toute mon enfance, j’avais envié les autres filles parce que leurs pères leur faisaient un bisou à la sortie de l’école, ils prenaient leur cartable, leur donnaient la main. Moi aussi, j’aurais bien aimé avoir un papa qui me touche. Mais Maman a hoché la tête pour elle-même. Elle avait l’air de savoir ce qu’elle disait, et elle m’a fait comprendre qu’elle n’en dirait pas plus.

Je me suis levée pour prendre un verre dans le placard. Quand je me suis retournée, elle n’était plus là.



#### 4.

Je ne m'en suis pas du tout rendu compte, au début. Je la trouvais de plus en plus belle. Mince, brune. J'ai compris le jour où elle est venue avec un ventre tout rond. Elle rajeunissait.

– C'est toi que je porte, Mina.

C'était la première fois depuis longtemps qu'elle me parlait sans que je lui pose une question.

– Je te sens ma fille, tu lances des coups de pieds...

Elle a ri.

– Tu as déjà un caractère impossible !

Elle me regardait, puis elle regardait son ventre et elle le caressait en fredonnant sa chanson.

*Petite femme*

*Ne pleure pas comme...*

Elle n'a pas fait à manger ce soir-là. Elle est restée assise, avec une main posée sur son ventre.

Une grosse boule s'était formée dans ma gorge. J'avais perdu la voix. J'ai fixé un point sur la table de la cuisine qui nous sépare, la table qui marque la limite que nous ne franchissons jamais. La table et un million d'autres choses. J'ai fixé un point pour me durcir, pour ne pas oublier mes questions, pour retrouver ma voix.

– Pourquoi es-tu restée avec lui ?

Dans ses yeux, la douceur a laissé place à une immense douleur. Elle a porté les deux mains à son ventre.

– Je n'ai pas le choix. Je veux te garder, Mina. Si je te garde, je dois rester avec lui...

De grosses larmes se sont mises à couler silencieusement sur ses joues.

–Tu sais, Mina, il n’est pas le pire. Tu ne peux pas savoir, mais je te jure, il n’est pas le pire...

Il y avait un sifflement dans mes oreilles, un bruit assourdissant. Des tâches rouges montaient dans mes yeux, comme de grosses bulles de sang. Je ne voulais pas pleurer. Je ne voulais pas pleurer. J’ai serré les dents, respiré lentement plusieurs fois.

Et lorsque j’ai pu à nouveau voir devant moi, elle était partie.

\* \* \*

Je venais de rejoindre Romain à l’angle du boulevard. Avec lui à mes côtés, silencieux, attentif, je me suis sentie calme pour la première fois de la journée.

On est resté un moment à marcher sans rien dire. Je me suis remise à gamberger. J’ai dit :

– Chaque soir, elle est un peu plus jeune.

D’habitude, j’évitais de parler de ça à Romain. Je sentais qu’on pouvait se dire énormément de choses, mais Maman, toujours présente, c’était un peu trop fort. Pour la première fois, je me suis rendue compte que j’avais vraiment peur.

– Je ne sais pas quand ça va s’arrêter...

On est encore restés silencieux.

En marchant, un nouveau souvenir m’est revenu. Elle m’avait emmené avec elle chez une dame du quartier, une femme très triste, tellement déprimée qu’elle était presque incapable de se lever de sa chaise. La visite a duré presque une heure de chuchotements et de regards affligés. Une fois que nous sommes reparties, Maman, pour répondre à mes questions, m’a expliqué : « elle vient de perdre sa mère. » Mais alors, ai-je dit, pourquoi reste-t-elle assise au lieu de la chercher ? C’est quand même incroyable qu’on puisse perdre

quelqu'un comme ça, sans faire aucun effort pour le retrouver. Les gens ne s'envolent pas, ils sont forcément quelque part ! Je n'ai compris que plus tard que ça voulait dire qu'elle était morte. Ah bon ? Pourquoi ne pas le dire carrément, alors ? Maintenant, les choses m'apparaissent tellement moins simples.

\* \* \*

Mercredi en début d'après-midi, Solange l'éducatrice m'attendait dans l'entrée du Palais de Justice avec un dossier sous le bras, mon dossier. Nous sommes restées une dizaine de minutes dans le hall, puis mon père est arrivé. Ils se sont serrés la main sans un mot. Solange est passée devant. Nous avons traversé le hall, gravi un escalier, passé plusieurs portes, pris un long couloir jusqu'à une sorte de cage vitrée où une secrétaire tapait sur un clavier d'ordinateur. Des chaises étaient rangées contre le mur. Solange a donné un papier à la secrétaire, qui nous a fait signe de nous asseoir.

L'attente a commencé. Devant nous passaient des fonctionnaires maussades, des policiers en uniforme – plusieurs ont salué mon père –, des gens à l'air perdu, des enfants tristes et fatigués, des éducatrices qui se faisaient la bise en se croisant. Au bout d'une heure, la juge est venue nous chercher. Le type chauve à la cravate violette est arrivé à ce moment-là, tout essoufflé.

– Je suis Maître ... (je n'ai pas retenu son nom), j'assiste Monsieur Faure.

La juge l'a lorgné comme s'il sentait mauvais, puis nous a fait signe de la suivre. Nous nous sommes retrouvés dans une pièce toute petite avec un plafond très haut. Il n'y avait qu'un grand bureau encombré de piles de dossiers, devant lequel étaient disposées trois

chaises. La juge est passée derrière le bureau et s'est installée dans son fauteuil.

– Veuillez-vous asseoir.

Nous sommes restés debout. Il manquait une chaise. La juge a décroché son téléphone.

– Nicole, apportez une chaise s'il vous plait.

Quelques instants plus tard, la secrétaire est arrivée avec un siège pliable. Nous nous sommes tous assis.

– Bien, a dit la juge en croisant les mains. Nous sommes ici pour parler d'Amina.

Elle m'a adressé un bref sourire.

– Madame Angot (c'était le nom de Solange l'éducatrice) va nous résumer la situation.

Le type qui s'était présenté comme Maître Je-Sais-Plus-Quoi a levé la main.

– Oui, Maître ? a dit la juge.

Le type a fait une phrase hyper longue, avec des expressions comme « au préalable », « vice de procédure », « nous ne manquerons pas »... La juge n'avait pas l'air contente du tout. Plusieurs fois, elle l'a interrompu. Le ton montait. Sans jamais le dire clairement, ils parlaient de la mort de Maman. Le type prétendait que l'aide éducative était un moyen pour déstabiliser mon père « en tant que père », afin de le mettre sous pression pour qu'il s'accuse de quelque chose qu'il n'avait pas fait. La juge s'énervait de plus en plus et elle a fini par dire, en appuyant sur chaque mot :

– J'ai été saisie en raison des conditions d'éducation d'Amina et non de l'enquête criminelle en cours, point.

C'était le tour de Solange. Elle a dit plein de trucs comme « absence de communication », « rapports père-fille très complexes », « nécessité d'une prise de distance », « restaurer le lien »...

Après ça, la juge et Maître Machin ont recommencé à se battre à coups de mots. Je ne suivais déjà plus depuis un moment. La juge a terminé en disant :

–L'aide éducative est prolongée de 6 mois, avec pour objectif la recherche rapide d'un lieu de placement.

C'était fini. J'ai compris que la promesse de l'éducatrice était tombée à l'eau : je ne pourrais pas demander à la juge de m'expliquer pourquoi ma mère ne s'était peut-être pas suicidée. Mon père avait réussi à obtenir mon départ dans un foyer, tout en faisant semblant d'être contre. Il avait gagné.

\* \* \*

J'ai mis un moment à reconnaître la jeune femme qui était assise, les jambes croisées, accoudée à la table de la cuisine. Elle était incroyablement belle. Ses longs cheveux noirs et lisses, brillants comme du vinyle, lui cachaient un œil. L'autre, très maquillé, m'observait fixement. Au-dessus de la table, sa poitrine était largement dénudée. En dessous, ses jambes étaient nues jusqu'en haut des cuisses et elle portait des talons hauts. Elle était si immobile, si dénuée d'expression, qu'on aurait cru une statue moulée dans la cire.

– C'est toi Maman ?

Elle n'a pas répondu. Elle est restée dans la même position, un œil caché par ses cheveux, l'autre fixé sur moi, complètement immobile.

Au bout d'un moment, une larme est apparue au bord de sa

paupière, puis a coulé sur sa joue en laissant une traînée noire. D'autres larmes ont coulé à leur tour, prolongeant la trace le long de son menton, sur sa gorge, à la naissance de sa poitrine.

Nous sommes restées ainsi longtemps, toutes les deux immobiles, pendant que sa peau se barbouillait de noir, sans que son œil ne cesse de me fixer, sans jamais qu'elle ne consente un battement de cil.

## 5.

Quincaille tenait le livre devant elle et agitait l'autre main en parcourant les rangs. Les bijoux qu'elle portait aux oreilles, au cou et au bout des bras, tintaient à chacun de ses mouvements. Ça faisait un bruit de ferraille qui soulignait ses paroles.

Le livre, c'était une pièce de théâtre : Antigone de Jean Anouilh. L'histoire démarre avec une affaire de cadavre. Un homme est en train de pourrir au soleil parce que le roi a interdit qu'on l'enterre, sous peine d'exécution. Antigone va quand même gratter près du corps pour le recouvrir de terre, par esprit de contradiction et pour pouvoir mourir plus vite.

Quincaille trouvait ça formidable : l'adolescence, la pureté, l'absolu... Son enthousiasme me portait sur les nerfs. À moins que ce soit cette fille soûlante avec ses phrases ballonnées de mots vides, la vie, le bonheur, la mort... Une bouillie de sentiments écœurants. Cet Anouilh était une nouille.

Soudain, la prof s'est penchée au-dessus de moi avec un air furieux. Trop occupée à ronger l'ongle de mon pouce, je ne l'avais pas vu venir.

–Amina, mon rôle est de vous apprendre à penser et à argumenter. Si cette pièce ne te plait pas, tu dois expliquer POURQUOI.

Je l'ai contemplée froidement, sans répondre. Elle a fait claquer le livre sur le bureau devant moi en criant :

Moi je voudrais juste arriver à te COMPRENDRE !

Je me suis dit que Romain avait raison : elle ne pigeait rien à rien. On est restées un moment comme ça. Plus un bijou ne tintait. Il m'a semblé que son regard se mouillait. D'un coup, elle a baissé les épaules et elle est retournée s'asseoir à son bureau.

– Vous pouvez sortir, a-t-elle dit d’une voix blanche.

Il était moins dix. La cloche n’avait pas encore sonné mais tout le monde s’est levé. Je suis passée devant la prof en baissant la tête. Elle a évité mon regard et j’ai évité le sien.

Dans la cour, Romain est venu me voir, interrogatif.

–Je ne peux pas rester comme ça, lui ai-je dit, sinon je vais finir emmurée vivante, comme cette hystéro d’Antigone.

Romain attendait sans rien dire. Il sentait que quelque chose était en train de se passer. Il sait deviner quand il faut parler et quand il faut se taire.

L’ongle de mon pouce était maintenant tout rongé. Je l’ai replié dans mon poing.

–Moi aussi je veux juste *comprendre*. Une seule chose : ce qui est arrivé à ma mère.

Romain ne disait toujours rien. J’ai réfléchi.

–Elle continue de venir, mais elle ne me parle pas. Il me faut trouver toute seule. Dans sa famille ils sont au moins douze frères et sœurs. Ma mère était l’avant dernière. Je n’ai connu que Samia et surtout Rabia, la dernière. Je ne sais pas où est passée Rabia, mais Samia doit encore vivre à Fontamargue. Je vais aller la voir.

Romain a fait une drôle de tête.

Heu... Fontamargue, c’est chaud comme quartier.

T’es pas obligé de venir.

Il a quand même hoché la tête. Ce mec, il m’aime vraiment.

\* \* \*

Romain marchait à côté de moi. Nous avons traversé un terrain de foot sans herbe, puis un parking. Devant nous, les immeubles avaient été repeints de couleurs vives. Ils étaient d’un gris sale dans



mon souvenir. Au bout du parking, il fallait descendre un escalier en ciment. Vus de près, malgré la peinture, les immeubles n'étaient pas vraiment gais ni propres. J'ai tourné à droite, Romain m'a suivi. Nous sommes passés devant le 5, là où ma mère avait grandi. Arrivés devant le 11, j'ai dit à Romain : « c'est ici. »

Il y avait un interphone. J'ai quand même poussé la porte d'entrée en acier : elle était ouverte. Nous nous sommes retrouvés dans le hall. La moitié des boîtes aux lettres étaient défoncées, ça sentait la vieille pisse, les murs étaient couverts de graffitis et de crachats séchés. J'ai dit à Romain : « attend-moi là » et j'ai pris les escaliers.

Trois types squattaient le premier palier. Deux étaient affalés par terre, dans la pénombre, tandis que le troisième se tenait debout sous la lumière blême, le dos appuyé contre le mur. Ils ont tourné leurs visages et m'ont dévisagée avec des expressions sinistres. Le type qui était debout a quitté son mur pour se mettre en travers. Il tenait un joint entre le pouce et l'index et m'a soufflé la fumée grasse et puante dans la figure. Je l'ai contourné rapidement.

– Hé ! a-t-il dit d'une voix épaisse. Tu vas où toi ?

Je monte le plus vite que je peux. Arrivée au 4e palier, je cherche une plaque. Il y a deux portes, mais rien d'écrit nulle part, et pas de sonnette non plus. Je crois me souvenir que c'est celle de droite : je frappe deux coups. Personne ne répond mais j'entends des mouvements. Deux coups de plus, plus forts.

– Qui c'est ? dit une voix assourdie par l'épaisseur de la porte.

– Amina. La fille de Malika.

J'entends plusieurs voix qui parlent moitié en Français, moitié en arabe. Je frappe encore.

– Je veux vous parler !

À nouveau des voix, comme une dispute. Une voix d’homme plus forte fait taire les autres: « allez, dégagez. *Kawoudi* ! » Puis le silence.

La porte s’ouvre. Je reconnais le mari de ma tante Samia. Je l’imaginai beaucoup plus grand, il a dû prendre un coup de vieux.

– Va-t’en, me crache-t-il. Ne remets jamais les pieds ici. Ta mère n’est plus de notre famille.

Et il claque la porte.

Je redescends les marches à toute vitesse. Les fumeurs ne sont plus dans l’escalier. Arrivée dans le hall, je les retrouve agglutinés autour de Romain qui n’en mène pas large. Ils sont deux à le tenir par la veste. En m’entendant arriver, ils se retournent vers moi. Je crie :

– On s’arrache d’ici !

Je dois avoir l’air tellement furieuse que les trois types mettent une longue seconde à réagir. Romain en profite pour se dégager. On est déjà dehors. Avant que la porte de l’immeuble se referme, j’ai le temps d’entendre :

– C’est la fille à Rabia la folle, celle qui est aux ATR ?

– Non, à Malika, la femme du flic.

Et il y a une insulte affreuse, mais nous sommes déjà loin.

Quand nous nous sommes arrêtés de courir, j’ai vu que la veste de Romain était toute déformée. On distinguait la trace des doigts qui l’avaient tordue. J’ai passé ma main doucement sur sa poitrine pour tout remettre en place. Quand je me suis rendue compte de mon geste, j’ai vite enlevé ma main et j’ai rougi. Nos visages se sont fuis.

- Ils ne t'ont pas ouvert ? a demandé Romain.
- Non, mais ça ne fait rien. Maintenant je sais où est Rabia.

\* \* \*

Il m'avait fallu appeler à plusieurs reprises. Quel que soit le moment de la journée, on tombait sur le même message : *Le secrétariat des Appartements Thérapeutiques Relais est ouvert du lundi au vendredi de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures...* Jusqu'à ce qu'une femme finisse par décrocher. J'avais dû insister, rappeler encore, jusqu'à ce qu'enfin j'obtienne l'information : Rabia El Achebeb, 20, rue d'Abondance.

C'était un petit immeuble dans un coin tranquille de la ville. Romain m'a fait signe qu'il m'attendait en bas. Je suis montée.

La porte était entrouverte. J'ai frappé. J'ai demandé : « Rabia ? » Aucune réponse. Je suis entrée.

L'appartement comportait une entrée exigüe, une cuisine minuscule. J'ai fait quelques pas. Dans le fond, il y avait une chambre avec un lit-canapé, une petite table de nuit, un fauteuil. Rabia était recroquevillée au fond du fauteuil.

Elle m'a regardée sans dire un mot. Son visage était maigre, livide, avec les os des pommettes saillants, d'immenses cernes violettes. Je me suis assise sur le lit canapé. Elle a continué de me regarder un moment, puis ses yeux sont partis dans le vague.

- Tu me reconnais ? ai-je dit au bout d'un moment.

Comme elle ne répondait pas, j'ai ajouté :

- Est-ce que tu as su ce qui était arrivé à Maman ?

Elle a hoché la tête imperceptiblement.

- Je voudrais te parler d'elle... Pourquoi était-elle avec mon père ?

Rabia a lâché un grognement, comme le début d'un rire sans aucune

joie.

– Le flic, hein...

Sa voix était rauque et sèche. J'ai essayé de calculer son âge : 2 ans de moins que Maman... 33, 34 ans. Dans son état de maigreur, elle était sans âge. J'ai jeté un coup d'œil autour de moi. Au bord du lit-canapé sur lequel j'étais assise, la table de nuit était encombrée par un cendrier débordant de mégots et de cendres froides et par des boîtes de médicaments empilées n'importe comment. Entre les boîtes, il y avait la photo délavée de deux adolescentes qui se tenaient par le cou, une grande et une plus jeune, dans un jardin, près d'un vieux mur en briques.

– C'est vous deux ? ai-je demandé.

À nouveau un hochement de tête.

– Tu peux lui parler, Rabia.

Nous nous sommes tournées en même temps. Maman était là, appuyée contre la fenêtre. Avec le contre-jour, on distinguait mal ses traits, mais on pouvait voir que c'était la même que sur la photo : un jean, des basquets, un T-Shirt blanc.

–T'as qu'à lui parler toi-même, a fait Rabia sur un ton acrimonieux. Ce n'est pas ma fille.

–Je suis morte. Tout cela ne me concerne plus. Mais toi, tu peux l'aider.

Je t'ai aidée, moi aussi, quand tu avais son âge...

Rabia s'est esclaffée :

–Tu m'as aidée, toi ? Tu parles d'une aide !

–Je suis venue te chercher. Fallait-il te laisser avec notre père ? Tu sais bien ce qu'il faisait...

–Je ne sais plus. Je ne me souviens de rien. Je ne veux plus rien savoir.

-Parle-lui.

Rabia a mis longtemps avant de hocher la tête. Puis elle a tourné vers moi son regard flou, perdu au milieu des cernes.

-Quand notre mère est partie, Malika et moi, nous étions les dernières à la maison. Notre père, il lui faisait... Il lui faisait des choses. Un jour, elle lui a résisté, alors il l'a battue et chassée. Elle s'est retrouvée dans un foyer, pendant que je restais seule avec lui. Des jours plus tard, elle est venue me chercher et m'a ramenée avec elle. Alors, les juges, les éducateurs, tous ces gens, ils ont décidé qu'on resterait dans le même foyer. Ça a duré comme ça, jusqu'à ce qu'elle s'en aille et me laisse seule.

-J'avais 18 ans, Rabia. Ils m'ont mise à la porte.

Maman était toujours appuyée contre la fenêtre, une silhouette dans le contre-jour. Il m'a semblé qu'elle se rongait l'ongle du pouce.

-Et moi je suis restée toute seule au foyer. Tu aurais dû revenir me chercher.

-Je n'avais nulle part où t'emmener.

-Tu aurais dû me prendre avec toi quand même.

-Mais tu sais comment je vivais. Dis-le à Mina.

-Tu te prostituais. C'est comme ça que ton flic t'a connue... Il en a bien profité.

-Il m'a proposé de vivre normalement.

-Normalement ? Avec ce salaud ? Tu m'as laissée. J'ai commencé la came à ce moment-là.

–On n’a pas eu de chance, Rabia. J’ai fait ce que je pouvais pour qu’on s’en sorte toutes les deux. Ce n’est pas ma faute si tu es tombée là-dedans.

–Ce qu’il fallait pour qu’on s’en sorte ? Ouais, tu parles... Une pute et une droguée. Voilà le résultat.

Rabia s’est encore enfoncée dans son fauteuil. De la lumière est soudain entrée dans la chambre, comme si une ombre était passée. Il n’y avait plus personne devant la fenêtre.

Je me suis levée et, sans que Rabia fasse un geste pour m’indiquer si elle avait conscience ou non de ma présence, je suis partie.

## 6.

–Ce matin, le cours d'éducation civique et juridique portera sur les droits des enfants. Ce que vous êtes tous dans cette classe, pour encore un an ou deux...

Il y a eu un brouhaha de protestations amusées. Yogi l'ours a levé une figure étonnée. Il feignait très bien l'étonnement.

–Voici Madame Onesta, qui est avocate. C'est elle qui va vous parler de ce sujet. Madame...

Il s'est tourné vers la petite femme qui se tenait debout, près du tableau. Elle a souri et s'est avancée vers nous.

–Vous avez sans doute déjà entendu parler de la convention internationale des droits de l'enfant de 1989, a-t-elle dit d'une voix claire. Je ne vais pas vous infliger la lecture de ce texte : il est très fort, très intéressant, mais aussi très long – plus d'une cinquantaine d'articles – et nous n'avons qu'une heure. Soixante-six ans plus tôt, en 1923, une première déclaration avait été adoptée à Genève. Ce texte-ci, que tout le monde a oublié, présente pourtant un gros avantage sur l'autre : il ne comporte que cinq articles. Je vais vous lire le second et le troisième.

Elle a sorti une feuille et a chaussé ses lunettes :

–L'enfant qui a faim doit être nourri. L'enfant malade doit être soigné.  
L'enfant arriéré doit être encouragé. L'enfant dévoyé doit être ramené.  
L'orphelin et l'abandonné doivent être recueillis et secourus. L'enfant doit être le premier à recevoir des secours en temps de détresse.

Elle a retiré ses lunettes.

–Aujourd'hui, on n'emploierait sans doute plus les mêmes mots, mais ce n'est pas grave. Ce que dit ce texte, c'est que les mineurs ne peuvent être tenus responsables des malheurs qui leur arrivent et, qu'à

cause de cela, ils ont droit à une aide sans restriction. Voici la base de tout le droit des enfants.

Elle a ensuite parlé de divorces, de protection, de délinquance, de maltraitance, de juges, d'éducateurs. Au bout d'environ trois quarts d'heure, elle a demandé :

– Avez-vous des questions ?

Ma réflexion a fusé sans que je puisse la retenir :

– Tout ce que vous avez dit, là, c'est du flan. Les juges ne se préoccupent pas de nous, ni les éducateurs. Ils font leur boulot et après ils rentrent chez eux, c'est tout. Qu'est-ce qu'ils en ont à foutre ?

J'avais parlé dans un silence de mort.

Yogi l'ours et Madame Onesta m'ont dévisagée. Cela a duré quelques instants, une éternité. Puis, comme s'il fallait que quelqu'un se dévoue, une fille de la classe a levé la main pour poser une question. Madame Onesta lui a répondu, et d'autres questions ont suivi. Mon intervention semblait oubliée, mais j'ai vu qu'elle regardait souvent dans ma direction avec un air pensif.

À la fin de l'heure, Yogi l'ours et Madame Onesta ont échangé quelques mots à voix basse. Elle lui a fait passer quelque chose, puis elle nous a salués et elle est partie. Tout le monde s'est levé.

Au moment où j'allais sortir, Yogi l'ours a mis sa grosse main en travers pour m'arrêter. Sans un mot, il m'a tendu un petit bout de carton blanc. Dans le couloir, j'ai lu ce qui était marqué dessus :

*Muriel Onesta*

*Avocate*

*Droit civil – Droit pénal*

Et une adresse avec un numéro de téléphone.

Avant qu'on entre en cours de maths, j'ai demandé à Romain :



-Ta théorie dit quoi pour cette femme ? Qu'est-ce qu'elle cherche à cacher, celle-là ?

-Ben... Je sais pas, m'a-t-il répondu. Peut-être qu'elle n'a rien à cacher.

J'ai haussé les sourcils, mais j'ai gardé ce que je pensais pour moi.

\* \* \*

Comme chaque soir, Romain et moi on s'est quittés en bas de mon immeuble. La Clio banalisée était garé plus loin, mais sans personne à l'intérieur. J'ai fait le code et je suis montée. Les deux policiers attendaient devant la porte du voisin d'en dessous. Le voisin a ouvert au moment où je passais et l'un des deux flics lui a montré sa plaque, tandis que l'autre tournait la tête pour me dévisager.

Quand je suis arrivée chez moi, mon père était en train de boucler son baudrier et nous nous sommes retrouvés l'un face à l'autre, pour la première fois depuis longtemps. Il m'a toisée du haut de ses 1 m 80 de muscles et de graisse. J'ai fixé son pistolet. Il a fait son mauvais sourire.

- Toi, on ne sait jamais ce que tu penses, hein ?

Elle a eu l'air de bien le faire marrer, sa réflexion pourrie. Je me suis demandé ce qui se passerait quand il croiserait les deux autres, à l'étage du dessous. Allaient-ils faire semblant de ne pas se voir ?

Une fois dans ma chambre, j'ai essayé de réfléchir à ce qui était en train de se passer. J'avais bien distingué la figure des deux flics. Ce n'était pas des collègues de mon père, cette fois j'en étais sûre. Et s'ils étaient montés parler au voisin, c'est qu'ils ne se contentaient plus de surveiller...

L'appartement était complètement silencieux. Je suis restée

longtemps allongée sur mon lit, à réfléchir à tout ça. Puis je me suis assise car il m'avait semblé entendre un bruit. Mais il n'y avait rien. Je me suis mise debout. Toujours rien.

Quand je suis sortie de ma chambre, le couloir était plongé dans la pénombre. Pendant quelques instants, j'ai bien cru qu'elle n'était pas venue. Puis il y a eu un mouvement, une ombre qui bougeait. J'ai cherché l'interrupteur à tâtons.

Elle se tenait à l'autre bout du couloir. Plus petite, plus frêle. 15 ans et demi, peut-être 16. Je ne l'avais jamais vue si jeune, car il n'y avait pas de photos d'elle aussi anciennes. Elle avait mon âge. Ses cheveux qui tombaient sur son visage et son expression de colère rentrée me montraient à quel point je lui ressemblais.

Elle a fait un pas en avant.

– Est-ce que ton père t'a déjà frappée d'un coup de poing ?

Sa voix prouvait que c'était bien elle. Mais en plus aigüe, tendue par un effort que je ne reconnaissais pas, sans aucune trace d'affection.

– Est-ce qu'il menace de te jeter dehors *comme une trainée* si tu oses parler à un garçon ?

Elle a fait un autre pas. La tension a éclaté dans sa voix, s'est muée en agressivité.

– Est-ce qu'il vient dans ton lit, la nuit ? Est-ce qu'il fait de toi sa femme ? Est-ce qu'il jure de te tuer si tu en parles ?

À chaque question, elle avançait vers moi. Et moi, je reculais. J'étais incapable de dire quoi que ce soit, je ne pouvais que secouer la tête. Elle s'est encore approchée, les poings serrés, les yeux brûlants de rage.

– Alors de quoi te plains-tu ? a-t-elle hurlé.

Je me suis précipitée dans ma chambre et j'ai claqué la porte. Longtemps, je suis restée assise par terre, tremblante, jusqu'à ce que mon cœur cesse de battre si fort.

Dans l'appartement, il n'y avait plus aucun bruit.

## 7.

Pendant les deux heures de Science et Vie avec Gousse d'Ail, j'ai eu tout le temps de plonger dans mes pensées.

Pourquoi ma mère était-elle restée avec mon père ? Romain avait dit : « ils étaient d'accord, finalement... »

En fait, c'était vrai tant que mon père était CRS. Il partait pendant des semaines en mission, parfois des mois, et nous vivions sans lui. Lorsqu'il rentrait, il ne restait pas en place. Les rares fois où il était à la maison, on l'entendait lâcher une de ses phrases rances : « un homme comme moi, ça peut pas rester au poulailler ! » Ou bien : « une femme dans chaque port, c'est pas la belle vie ? » Maman ne répondait jamais, je crois bien qu'elle s'en moquait complètement.

Tout avait changé depuis son retour, l'année dernière. Il avait obtenu un poste au commissariat de la ville : « Faut bien poser ses bagages un jour ou l'autre... » Depuis, il était tout le temps à traîner à la maison. Il voulait que Maman le serve. Il voulait que je dégage.

« Cette gamine va mal tourner. Sa place est en pension, ça lui ferait le plus grand bien. » Là, ma mère se mettait vraiment en colère. « T'as pas intérêt à faire du mal à ma fille ! » Qu'avait-elle dit la veille de sa mort, déjà ? « N'essaie pas ! N'essaie pas ! Je te tuerai ! »

La carte de l'avocate était toujours dans ma poche. Je l'ai sortie et je l'ai posé devant moi. Elle était toute écornée à force que je la tripote. Mais le numéro était bien lisible.

Quand la fin du cours a sonné, je suis partie sans attendre Romain. Dans la cour, j'ai composé le numéro de l'avocate. Elle a décroché aussitôt.

-Je suis Amina Faure, ai-je dit. La semaine dernière, vous m'avez fait passer votre carte par l'intermédiaire de Yog... Euh, de Monsieur Passelaigue.

-Je me souviens parfaitement de toi, a-t-elle répondu de sa voix claire.

Je lui ai expliqué la mort de ma mère, la juge des enfants, l'éducatrice.

- Mais je ne vous appelle pas pour ça.

Il y a eu un blanc.

-Je vous appelle parce que ma mère ne s'est pas suicidée. C'est mon père qui l'a tuée.

-Tu es bien sûre de ce que tu dis ?

Je lui ai expliqué pourquoi. Ça a duré une dizaine de minutes. À la fin, elle a dit :

- Tu es prête à témoigner ? Attention, ça va être difficile à vivre...

J'étais dans un coin de la cour, devant la baie vitrée de l'administration. Face à mon reflet qui me fixait, je n'ai pu m'empêcher de repenser à ma mère telle qu'elle était à 15 ans et demi, le même âge que moi. Peut-être 16. J'ai pris ma respiration :

-Oui.

-Bon. Je m'occupe de joindre le procureur. Où es-tu cet après-midi ?

-Au lycée.

-Attends-toi à ce qu'on vienne te chercher pour t'interroger. Je vais demander à t'accompagner, mais ça ne sera peut-être pas faisable. Si je ne peux pas être là, tu m'appelles dès que possible.

\* \* \*

– Mademoiselle Faure, prenez vos affaires et suivez-moi.

Tous les visages s'étaient tournés vers moi. Je suis passée devant Quincaille qui ouvrait la bouche sans un son et j'ai suivi le CPE jusqu'à son bureau. La femme qui nous attendait portait un blouson bleu marine avec un bandeau argenté marqué « Gendarmerie »

– Bonjour Amina, a-t-elle dit. Tu vas venir avec moi, j'ai quelques questions à te poser, puis tu pourras retourner en classe.

Je suis montée dans sa voiture. Quelques minutes plus tard, nous étions à la caserne des gendarmes. Elle m'a fait entrer dans une pièce :

– Voilà, je te montre comment ça marche : une caméra va nous filmer, pour que tu n'aies pas à répéter ce que tu diras.

– Est-ce que je suis en garde-à-vue ?

Elle a secoué la tête.

– Non, pas du tout. Il faut juste qu'on fasse le point sur ce qui s'est passé le jour de la mort de ta maman.

– Pourquoi ?

– Parce que le juge d'instruction me l'a demandé.

– Mais je veux dire : pourquoi vous, et pas la police ?

Elle a eu l'air surprise.

– Tu t'y connais un peu, hein ? Et bien disons que le juge préfère que ça se passe ici plutôt qu'au commissariat où travaille ton papa.

Je me suis assise. Elle est allée mettre la caméra en marche, puis elle s'est assise en face de moi.

-Dis-moi comment tu as appris ce qui était arrivé à ta mère.

-Heu... Je suis rentrée du lycée et il y avait les pompiers et la police en bas de l'immeuble.

-Oui, mais avant ça. Un voisin dit qu'il t'a vue dans l'escalier.

Elle me fixait droit dans les yeux. J'ai respiré un grand coup.

- Je suis montée une première fois, mais la porte était fermée.

- Fermée comment ?

- Fermée à clé.

- Tu es bien sûre ?

J'ai hoché la tête.

- Et après ?

- Je suis allée chez mon copain Romain.

- Pourquoi n'as-tu pas ouvert avec ta clé ?

- J'en ai pas. D'habitude, Maman était là, c'était toujours ouvert.

- Mais pas cette fois-ci ?

Je n'ai pas répondu.

-D'après toi, est-ce qu'il y avait quelqu'un d'autre dans l'appartement ?

J'ai dit, dans un souffle :

- Oui. Mon père.

- Bon, calme-toi, respire. Tout va bien.

Elle s'est levée et elle est revenue avec un verre d'eau.

- Tu vas attendre ici. Je dois téléphoner à quelqu'un.

Et elle est partie.

La porte était restée entrouverte. Je me suis penchée pour essayer de voir quelque chose. De l'autre côté du couloir, il y avait une autre pièce. Je me suis levée, j'ai poussé doucement la porte et

je me suis approchée le plus possible.

–Ça colle avec le témoignage du voisin, disait la gendarme. Elle est revenue du Lycée juste après le coup de feu et elle a dû repartir avant que les policiers arrivent.

–...

–Oui Monsieur le juge. L'appartement n'était pas fermé quand les policiers sont arrivés. Il a donc bien fallu que quelqu'un leur ouvre.

–...

–Selon leur version, l'appartement était vide. Dès qu'ils ont trouvé le corps, ils disent avoir appelé Faure qui serait arrivé dans les dix minutes.

–...

–Non, il n'a pas pu revenir si vite. Sauf s'il était déjà là.

–...

–Mon opinion ? Faure était présent dans l'appartement. Il y a eu une dispute. On ne saura peut-être jamais lequel a pris l'arme, mais un coup est parti. Ensuite, il s'est enfermé pour attendre ses collègues. Et ceux-là ont accepté de le couvrir.

–...

–Qu'est-ce que je fais de la jeune ? Elle est toujours dans nos locaux.

–...

–Bien Monsieur le juge. Je m'en occupe.



e suis vite retournée m'asseoir. La gendarme est revenue et elle m'a dit, en me regardant à nouveau droit dans les yeux :

–Je ne te ramène pas au lycée, Amina. Tu vas rester ici, le temps que ton éducatrice vienne te chercher.

\* \* \*

Solange l'éducatrice est arrivée une heure plus tard. Elle m'a demandé de la suivre dans sa voiture, puis elle a démarré en m'expliquant qu'un juge avait pris « une ordonnance de placement en urgence ». La voiture est sortie de la gendarmerie.

– On va passer chez toi pour prendre tes affaires, a-t-elle dit.

– Mon père est au courant ?

– Ton père est incarcéré.

Incarcéré. En prison. Ça m'a scotchée.

– Alors on ne pourra pas entrer, j'ai dit. Il est le seul qui a la clé.

– Tu es bien sûre ? Tu n'as pas de clé ?

Elle était drôlement surprise. Elle ne s'était même pas demandée comment je faisais pour entrer et sortir de chez moi.

– Bon, tant pis, a-t-elle fait sèchement, comme si c'était de ma faute.

La nuit était tombée. On a roulé en ville et on est entré dans un quartier que je ne connaissais pas, avec des rues tranquilles, des pavillons. Elle s'est garée devant une grande maison, sur laquelle une plaque indiquait : « Foyer de l'Enfance et de la Famille – Maison des Adolescents ». On est entrées.

Pendant qu'elle partait dans un bureau, un éducateur barbu s'est approché pour me demander qui j'étais.

– Ah ouais, alors suis-moi, a-t-il dit sans prendre la peine de se présenter.

Nous sommes montés à l'étage, il a sorti un trousseau de clés. C'était une petite chambre avec un lit en fer, un placard marron, un bureau et une chaise, des murs beiges pas très propres.

– Tes affaires sont où ?

J'ai fait signe que je n'en avais pas.

– Ah, voilà autre chose... Bon, on verra ce qu'on peut faire.

Pendant l'heure qui a suivi, il m'a fait visiter la maison, en me présentant les filles qu'on croisait, en m'expliquant comment le foyer fonctionnait (repas, heure de coucher, réveil), en insistant sur tout ce qui était interdit (fumer, insulter, menacer, crier, se droguer, frapper les autres, casser du matériel, faire entrer des garçons...). Ça m'a donné l'impression d'une grande maison vide et sale. Solange l'éducatrice était déjà partie.

À l'heure du repas du soir, je suis allée m'asseoir à la table dans la pièce commune, en bas. Il y avait une dizaine d'autres filles qui faisaient un boucan pas possible. Plusieurs ont essayé de me parler, mais j'ai mangé le plus vite possible, sans voir personne, pour pouvoir remonter rapidement dans ma chambre.

Je me suis allongée sur le lit. Pendant un long moment, j'ai regardé alternativement le plafond puis la chaise sur laquelle il y avait toutes mes affaires : mon sac et les vêtements que je portais quand j'étais partie du lycée. Mon père était en prison... J'ai fini par m'endormir.

Cette nuit-là, j'ai rêvé que je marchais dans une ville très grande, grouillant de monde. J'avais perdu Maman. Plusieurs fois, je me suis réveillée et, à chaque fois, que je suis retombée dans le sommeil, le rêve est revenu. Je voulais demander aux gens s'ils l'avaient vue passer, mais, quand j'arrêtais quelqu'un, j'étais

incapable de dire si c'était une femme ou une jeune fille que je cherchais.

## 8.

J'ai refait le même rêve pendant des nuits. Je la cherchais, je ne la trouvais pas, et je ne savais même pas ce que je cherchais. C'était tellement bizarre. Maman m'était apparue dans la réalité, là où elle n'aurait pas dû se trouver, tandis que dans mes rêves, où était sa place, elle semblait perdue pour toujours.

Le lendemain de mon arrivée, le barbu – il s'appelle José – m'a emmenée acheter des vêtements au centre commercial. Au retour, on a croisé le directeur. Il m'a refait la liste de tout ce qui est interdit.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai appris à connaître la vie de foyer. C'est plein d'éducateurs qui ne sont jamais là en même temps, qui se contredisent sans cesse, mais qui ont tous à la bouche la même expression pour commencer leurs phrases : « l'équipe éducative a décidé que ». L'équipe éducative, on ne sait pas trop ce que c'est : des réunions où ils parlent de tout et décident de pas grand-chose, un prétexte pour faire croire que personne n'est responsable de rien. Une bonne raison pour ne pas te répondre quand tu demandes quelque chose : « Il faut qu'on en parle en équipe... ».

Les autres filles ont vite compris que je n'avais pas envie d'être avec elles. Elles avaient appris que ma mère était morte et que mon père était en prison : *Un policier incarcéré pour le meurtre de sa femme*, disait le journal. Et aussi : *Plusieurs fonctionnaires de police mis en examen pour dissimulation de preuves*. Ça me donnait un statut particulier. Elles n'ont pas insisté pour me mettre dans leurs amitiés, leurs embrouilles, elles ont accepté de me laisser à part.

Un jour, je suis descendue dans le jardin du foyer. Personne n'y allait jamais, il y avait des herbes folles desséchées par l'hiver, des arbres aux branches nues qui avaient poussé n'importe comment. Tout au fond, derrière un massif de ronces, un mur en briques menaçait de s'effondrer. J'ai reconnu l'endroit où Maman et Rabia avaient été prises en photo.

J'ai enfin revu Romain. Maman n'était plus là, il n'y avait plus que lui et moi.

\* \* \*

« T'as rendez-vous avec ton avocate à 9 heures. » José le barbu a ajouté : « on y va après le p'tit-dèj'. »

Une heure après, j'étais assise à côté de lui, dans la salle d'attente d'un grand appartement, dans un vieil immeuble du centre-ville. On attendait depuis cinq minutes quand Madame Onesta a surgi avec un air furieux. « Je veux vous voir en premier ! » a-t-elle jeté à José en le désignant d'un doigt dont l'ongle était peint en rouge. Elle a tourné les talons sans attendre. Après une hésitation, José s'est levé pour la suivre.

L'avocate parlait très fort, si bien que j'entendais une partie de ce qu'elle disait : « Pas croyable... », « Une semaine que j'ai demandé à la voir... », « Personne n'a été foutu de me l'amener... », « C'est Scan-da-leux !... »

Je l'ai entendue crier : « Amina ! » et je me suis levée. Une porte était ouverte, je suis entrée. José avait l'air aussi malheureux que s'il s'était fait pipi dessus. De derrière son bureau, l'avocate a dit : « Viens là. Et vous, allez attendre dehors ! ». José s'est dépêché de sortir comme s'il avait peur qu'elle change d'avis.

– Est-ce que tu sais ce que tu fais ici ? m'a-t-elle demandé.

J'ai dû faire une tête qui disait que non et elle a eu l'air vraiment révoltée.

–Mais c'est complètement fou ! Tu ne trouves pas ça fou, toi ? Tu trouves ça normal qu'on te considère comme un objet qu'on peut ranger dans un coin, et pas comme une personne qui a le droit d'être informée de ce qui lui arrive ?

J'ai mis quelques secondes à me rendre compte que c'était une vraie question. Je ne savais pas quoi répondre. Elle a dit :

– Bon... On a tout notre temps.

Et elle est venue s'asseoir à côté de moi. Pendant près de deux heures, elle m'a parlé et a répondu à mes questions.

L'après-midi de la mort de Maman, les voisins ont entendu un coup de feu. Quand les policiers sont arrivés, la porte n'était pas fermée. Ils ont trouvé le corps de Maman dans la cuisine. Ils ont aussitôt appelé mon père, qui n'était pas en service. Il est arrivé peu après. Voici la première version, celle donnée par les collègues de mon père au procureur. Conclusion du rapport : suicide, à classer.

Le dossier n'a pourtant pas été rangé dans une armoire. Maman a été emmenée « à l'institut médico-légal pour y être autopsiée, c'est la procédure en cas de décès par arme à feu » m'a expliqué Madame Onesta. Et là-bas, les médecins ont estimé qu'elle s'était peut-être suicidée, mais peut-être pas. Enfin, qu'il y avait un doute. Puis quelqu'un au tribunal s'est rendu compte que l'enquête de police avait été un peu rapide, voire bâclée. Par exemple, personne n'avait pris la peine d'interroger les voisins.

Une seconde enquête a été confiée à des policiers d'une autre ville. Ils ont pris leur temps. « C'est ce qu'on appelle une affaire sensible, tu comprends ? » m'a dit l'avocate. Ils ont interrogé le

voisinage et trouvé pas mal de contradictions. Mon témoignage auprès de la gendarmerie a enfoncé le clou.

Le juge d'instruction a estimé que les faits étaient assez graves pour justifier la prison : « violences volontaires ayant entraîné la mort sans l'intention de la donner » et « dissimulation de preuves ». Quand mon père a été interrogé, il a tout nié en bloc. Mais certains de ses collègues ont reconnu avoir menti pour le protéger.

Maintenant, il fallait que tout soit fait pour « préserver mes intérêts ». Une décision aurait lieu concernant ma tutelle : quel adulte serait responsable de moi jusqu'à ma majorité ? Un procès aurait lieu, dans lequel je serai partie civile, « c'est-à-dire victime, puisque ta maman a été tuée. » Qui me représenterait ? Il fallait tout régler. L'avocate a dit :

–J'ai été désignée pour t'accompagner, mais rien ne sera fait sans ton accord... Maintenant j'ai une question à te poser : pourquoi ne m'a-tu pas appelée après ton interrogatoire à la gendarmerie ?

J'ai cherché quelque chose à dire :

–Vous auriez pu m'appeler, vous aussi...

–Tu me prends pour une idiote ? Avec ton caractère, si j'avais fait ça, je ne t'aurais jamais revue !

Il y a eu un blanc, pendant lequel elle m'a observée attentivement, comme pour m'évaluer. Tout à coup, je ne me suis plus sentie une gamine dont personne n'a rien à faire, mais un vrai être humain digne d'attention et d'estime. Le couvercle de mon chagrin s'est fait moins lourd et s'est un peu soulevé, pour me laisser plonger le regard en moi-même. J'ai alors brièvement entrevu, presque par mégarde, ma puissance de future femme, et j'ai compris que

l'avenir était une multitude de possibilités et non une voie tracée par le passé. Cela n'a duré que le temps d'un battement de cœur. Puis le couvercle est retombé, mais cette sensation merveilleuse m'a encore inondée un moment, pendant que Madame Onesta continuait de m'observer avec un demi-sourire.



## 9.

Cela faisait presque deux semaines que j'étais arrivée au foyer. Je les embarrassais.

Ils m'avaient obligée à aller voir la psychologue, sans me demander si j'étais d'accord ou pas. Elle m'avait reçue tout de suite, « pour essayer de comprendre », et m'avait expliqué que mon attitude était anormale : j'aurais dû exprimer plus de souffrance pour la perte de ma mère. « Tu agis comme s'il n'y avait pas de douleur à ressentir, pas de larmes à verser. Cela viendra, c'est absolument nécessaire pour que tu puisses faire face à la situation, te reconstruire... Je suis là pour t'aider. » Elle avait décidé que ça se passerait dans son bureau, si bien qu'elle voulait me voir trois fois par semaine.

Mais rien ne s'est passé comme dans son programme. Je ne me suis pas écroulée, je ne me suis pas désintégrée en mille morceaux. Je n'ai pas fait la moule dans mon lit toute la journée, le regard vide. Je n'ai pas non plus pété les plombs, ni été agressive avec les éducateurs. Je ne me suis pas mise à fuguer, à coucher avec n'importe qui.

Les éducateurs se sont assez vite désintéressés de moi. Je devais être trop capricieuse ou trop stupide pour faire ce qui était prévu. Seule la psychologue a continué de suivre mon cas, en prenant un air de plus en plus atterré.

Le 30 décembre, Madame Onesta m'a appelée pour dire qu'elle avait obtenu l'autorisation que j'aille chercher des affaires dans l'appartement. Dans l'après-midi, la gendarme qui m'avait interrogée est venue me chercher au foyer. Quand elle s'est garée devant mon immeuble, nous avons vu Romain qui m'attendait. La

gendarme a haussé les sourcils, mais n'a rien dit.

Arrivés en haut, elle s'est tournée vers nous.

–Normalement, vous ne devriez pas entrer tous les deux sans surveillance, mais je veux bien faire une exception. Amina, tu ne prends que ce dont tu as besoin et vous ne touchez à rien d'autre. Interdit de pénétrer dans la cuisine ! Je vous attends ici.

Elle a ouvert la porte. Nous sommes entrés. La porte s'est refermée derrière nous.

Dans l'appartement régnait une drôle d'odeur un peu rance. J'ai allumé la lumière du couloir. La porte de la cuisine était barrée par un adhésif rouge. Romain m'a suivie jusque dans ma chambre. Tout était resté comme je l'avais laissé. J'ai pris quelques objets sans m'attarder.

Quand nous sommes ressortis de la chambre, il y avait un bruit intermittent, à peine audible. Une plainte aigüe, comme un appel. Je me suis avancée dans le couloir, lentement. Le bruit venait du salon.

À côté du canapé, il y avait une petite fille aux grands yeux marrons et aux cheveux noirs.

Elle se tenait toute droite et elle pleurait avec de longs sanglots, presque silencieusement, de grosses larmes mêlées de morve. Elle pleurait comme si rien ne pouvait l'arrêter, en tordant désespérément ses petites mains, sans faire un signe pour s'essuyer la figure.

J'ai serré les dents, résisté à l'envie de la soulever dans mes bras, de la prendre contre moi pour la consoler. J'ai résisté à l'envie de lui dire mon amour, mon bébé, ma maman... Qu'est-ce qu'il t'a fait, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Je me suis mise à genoux.

- Malika...

Elle m'a regardé à travers ses larmes.

-Malika, il ne faut plus que tu viennes. J'ai compris tant de choses grâce à toi, tu as fait tout ce que tu devais. Mais je dois faire mon chemin seule, maintenant. Il ne faut plus que tu viennes. Tu comprends ?

Elle a fait oui avec la tête.

J'ai fermé les yeux, en espérant de toutes mes forces qu'elle s'en aille. Quand je les ai rouverts, elle avait disparu.

Je me suis relevée. Dans l'encadrement de la porte du salon, Romain ouvrait des yeux ronds.

- Tu me crois, maintenant ? lui ai-je dit.

- Je t'ai toujours cru, Mina, a-t-il répondu d'une voix tremblante.

- Bien sûr. Mais maintenant, tu sais que c'était vrai.

\* \* \*

Le 1er janvier, le foyer était pratiquement désert. La plupart des filles avaient été autorisées à repartir dans leur famille pour le nouvel an. À part moi, il n'en restait qu'une autre, qui s'est enfermée dans sa chambre toute la journée, et une éducatrice que j'ai à peine vue. On a échangé plusieurs textos avec Romain :

*-Bonne année de la mangouste Mina*

*-?*

*-Mangouste : petit animal qui bouffe les serpents*

*-Y'a pas d'année de la mangouste. C'est l'année du chien ou du rat ou je sais pas...*

*-C'est l'année de la mangouste je te dit ! Ça tombe bien : t'es une*

*mangouste*

*–Je suis plus une tigresse alors ?*

*–Non. T'es une mangouste qui bouffe les serpents*

\* \* \*

Le lendemain, Romain est venu m'attendre devant le foyer. Nous avons pris la ligne 18 jusqu'au terminus.

C'était une belle journée d'hiver, avec un ciel clair et un soleil intense qui éclaboussait tout de sa lumière. Le vent acide soufflait en rafales, s'insinuait partout.

Nous avons marché jusqu'au cimetière.

L'endroit était désert. Le soleil le rendait réel, c'était comme si je le voyais pour la première fois. Il y avait des arbres entre les tombes, des cyprès qui se balançaient en faisant de longues ombres mouvantes. Au-delà des murs, les collines s'estompaient dans l'horizon bleuté. L'air autour de nous avait quelque chose de propre, de net, comme si le monde était neuf.

Nous sommes arrivés devant la tombe. Le vent avait renversé les chrysanthèmes.

Maman était là, sous la dalle. La petite fille secouée de pleurs que personne ne venait consoler. L'adolescente emplie d'une rage que rien ne pouvait guérir. La jeune femme qui n'avait pas réussi à sauver sa sœur. La mère qui ne voulait pas dire à sa fille que la petite chèvre avait été mangée par le loup.

Le soleil était une énorme étincelle blanc-jaune qui palpitait entre les cyprès. Bientôt je ne l'ai plus distingué, je n'ai plus rien vu. Rien n'aurait pu arrêter la vague qui montait. Ma souffrance m'a emportée et j'ai hurlé de douleur. Romain m'a touchée, m'a

prise dans ses bras. Et j'ai enfin pleuré, pleuré, pleuré tout ce que je pouvais, dans la lumière éclatante du soleil d'hiver.